Robert Ledorze, né à Dives-sur-mer en 1928
Témoignage recueilli le 5/10/2013 par C. Le Callonec

Le Débarquement, on ne l'a pas vu, mais on l'a vécu de loin et avec les oreilles ! Le jour du Débarquement, on a entendu les canons et on est sortis dehors. Ma mère nous a dit de rentrer. Il y avait des obus de marine qui tombaient un peu partout. Un obus est tombé dans le jardin du voisin et a touché le pied du poirier qui s'est couché dans notre jardin. La marine tirait sur Tournebride, un peu au hasard ; quand ça tombait, ma mère nous disait d'aller dans le poulailler pour nous mettre à l'abri.

Il y a eu plusieurs accidents à Dives avec des avions. Un gros avion s'est crashé sur la colline de Sarlabot, il y a eu un incendie terrible. Une autre fois, un avion anglais pris en chasse est tombé entre le garage Renault et la « Goutte de lait » (les mères allaient y faire peser les petits), à côté du restaurant « Le Coq Hardi ». Les parents d'Alfred Lasica ont été tués dans ce crash. J'étais allé voir avec ma sœur, on a vu le pilote anglais qui était en train de brûler. Cette vision m'a longtemps poursuivi. Un autre accident a eu lieu dans les cités blanches, il y a eu de nombreux morts dont la famille Audrieu.

J'ai quelques souvenirs de l'Occupation. L'usine était alors gardée par des sentinelles allemandes. Un canon était installé devant l'entrée de l'usine. Un jour, je ne sais pas pourquoi, un coup de canon est parti, et un jeune a été tué. Comme j'allais souvent jouer par là, ma famille a cru que c'était moi. Je n'y suis pas retourné après.

On avait des tickets pour le pain, mais parfois, même avec les tickets, il n'y avait plus de pain à Dives. Un jour, je suis allé avec mon copain Georges Giffard en vélo jusqu'à Trouville en chercher. Nous sommes passés par la campagne et avons été mitraillés, heureusement sans être blessés, et nous avons ramené le pain. À l'hôtel de la gare, il y avait une cantine allemande, ils y faisaient la soupe. J'allais parfois avec une gamelle récupérer un peu de légumes.

Entre la Salle des Fêtes et la Poste, il y avait un mur de planches avec des affiches officielles de la mairie et de la propagande. Un jour, j'ai déchiré une affiche de propagande. Le garde-champêtre m'a vu, il m'a pris par l'oreille et m'a dit qu'il allait me dénoncer aux Allemands.

Les Allemands faisaient la cuisine dans la salle de gymnastique (actuellement la salle Cudorge). À côté il y avait les dunes, le canal et la gendarmerie. Les gars de la gendarmerie jouaient dans les dunes. Un jour, les Allemands avaient déposé leurs gamelles le long du mur. Des gamins ont détourné l'attention du garde et pendant ce temps-là, d'autres sont allés pisser dans les gamelles…

Nous avons évacué en juillet, en même temps que les autres. Nous sommes allés à Tillières-sur-Avre, où il y avait une autre usine du même groupe dans laquelle des ouvriers de l'usine de Dives avaient été envoyés travailler. Nous sommes passés par Annebault et Blangy-le-Château. Le trajet a duré 4 ou 5 jours. J'avais mon vélo et une remorque. Entre les communes, les agriculteurs transportaient les réfugiés avec des charrettes. Une fois, il y a eu un mitraillage pendant le trajet en charrette et des personnes ont été blessées.

À Tillières, on a été pris en charge par la mairie et la direction de l'usine. Notre famille était dans la maison du sous-directeur, M. Coutou (?). Il y avait eu des bombardements sur la voie ferrée, des réfugiés ont été réquisitionnés pour dégager la voie. Le personnel de l'usine devait aussi effectuer une journée de travail pour les Allemands. J'étais jeune, on m'utilisait pour aller chercher du cidre pour les travailleurs dans les fermes alentour. Une fois, j'avais réussi à avoir des œufs et je les avais mis dans mon sac sur le dos. Mais plus loin, il y a eu des tirs. J'ai couru et suis tombé sur le dos, sur les œufs… Le soir, on partait avec notre couverture et nous dormions dans les champignonnières.

Le retour à Dives s'est fait assez rapidement après la libération. Nous sommes rentrés dans Dives encore vide, très peu de gens étaient restés là. Pas de dégâts apparents dans la maison. J'avais suivi des cours de sténo à l'école, ce qui me permettait d'aller dans la cour des filles et j'avais travaillé chez un huissier, Maître Gaillard. Celui-ci avait été fait prisonnier et son remplaçant m'avait confié une machine à écrire. Avant de partir, j'avais enterré cette machine dans le jardin. Quand je l'ai récupérée, elle était morte.

Il y avait eu des événements graves à Dives. M. Lefèvre, bijoutier (?) avait été tué alors qu'il emmenait les soldats belges à Auberville. Après la libération, il y eut la fameuse cérémonie de la tonsure. J'ai suivi le défilé, ils sont allés chercher le directeur de l'usine, M. Robert, et des femmes qu'on connaissait un peu, puis ils les ont fait défiler. Tout le monde suivait.

Avec M. Melot, huissier, nous allions faire des constats pour évaluer les dommages de guerre. Un jour, on était dans une villa à Criquebeuf, on avait fait le constat, on allait sur la pelouse, et un homme nous a crié : « Arrêtez ! » La pelouse n'avait pas été déminée. Un autre jour, j'étais à Périers, il y avait des poiriers arrachés, des bombes et au pied d'un pommier, une paire de bottes. M. Meloy m'a envoyé les chercher, j'y suis allé et dedans, il y avait encore des morceaux de chair… Je suis resté figé sur place.

En 1945, les déportés sont revenus. Il faut dire qu'il y avait eu des comportements héroïques à Dives avec des résistants, Mrs et Mmes Lepeu, Poppé, Cardelec…

En 1946, je suis rentré à l'usine, j'y suis resté jusqu'en 1986.